

Les poèmes de Robert Jasmin. (3^{ème} série)

Depuis le premier numéro de *la Plume en Gâtine*, sortie en septembre 2001, les poèmes de Robert Jasmin illustrent les pages littéraires de cette revue numérique. Notre poète s'est éteint le 27 octobre 2003 à la maison de retraite « la Castelbourgeoise » de Château Bourdin. Il y avait été accueilli trente ans plus tôt.

Robert Jasmin s'y était rapidement fait connaître par ses poèmes et l'un des directeurs de l'établissement, Jacques Denechere, a effectué diverses démarches pour faire publier cette œuvre. C'est donc le site de la Plume en Gâtine qui se charge de faire connaître ce travail.

Robert Jasmin, né le 23 août 1921 à Verruyes, rédigeait régulièrement des poèmes dès qu'une opportunité l'inspirait. Enfant, il ne manquait pas une occasion pour s'adonner à sa passion de l'écrit, mais le travail ne manquait pas et c'est souvent par cette phrase qu'il était interpellé : « T'es encore en train d'usé tes cahiers, vas donc m'chercher des taupines. ». De ses écrits d'enfant et d'adulte, il ne reste rien. « Il fallait bien allumer le feu ». À son arrivée en maison de retraite, et surtout depuis 1990, le personnel de cet organisme veillait à conserver les écrits de leur poète. Un cahier est ainsi devenu un véritable recueil de la vie quotidienne où s'enchevêtrent l'hommage aux aides soignantes et autres personnels de l'établissement, les grands faits des années qui passent, les diverses fêtes avec de fervents hommages aux catherinettes. Robert Jasmin rimait aussi la course des saisons, évoquait de nombreux souvenirs qui sont de remarquables témoignages de la vie d'autrefois. Tout cela est chargé d'émotions, de vie, de nostalgie, d'amour... Quelques mots, ça et là, rappelle qu'il était de Gâtine et fier de l'être.

Robert Jasmin a passé son enfance à la ferme de la Faucherie de la Boissière-en-Gâtine, puis a été tour à tour domestique de ferme, bouilleur de cru ou forain. Il regrettait une chose, qui transparaît dans ses écrits : « de ne pas avoir été fils de notaire », ou encore de « n'être pas sorti de Saint-Cyr ». En définitive, il regrettait surtout de ne pas avoir pu faire partager son amour des lettres, et ses talents de poète.

J'espère que les divers numéros de « la Plume en Gâtine » vous font apprécier cet homme modeste, mais ô combien enrichissant !

« A la bonne franquette »

Parfois, la vie est ainsi faite !

C'était un beau soir de fête,

Un sourire, une risette,

Et ce fût à la bonne franquette.

Ils continuèrent de se fréquenter,

Apprenant à mieux s'aimer,
Sans tambour, ni trompette,
Bonjours, à la bonne franquette !
Ils parlèrent bientôt mariage,
Et vivement se mirent en ménage,
Dans une jolie maisonnette,
À la bonne franquette.
Vite, elle cessa de repriser ses chaussettes,
Pour s'occuper de la divine layette,
Car leur union se concrète
Grâce à la bonne franquette.
Leurs enfants, pour les élever,
Ils durent rudement trimer,
Ce n'était pas tout les jours, fête,
Mais c'était à la bonne franquette !
Puis, les enfants se sont envolés,
Tous les deux, seuls, ils sont restés,
Mais leur union reste complète,
Ils s'aiment toujours, à la bonne franquette !
Tant qu'ils pourront, ensemble, il resteront,
Mutuellement toujours s'épaulent,
Jusqu'à ce que leur cœur s'arrête,
Alors, ils partiront ! à la bonne franquette !

Robert JASMIN, 26 août 1994

« A Ma Mie »

C'est tout mon cœur, ma jolie,
Qui pleure toujours sa folie,

De t'avoir corps et biens,
Pour vivre, des jours bien sereins.
Un beau jour, tu es venue,
Sans même, avoir prévenu !
Ce fut si inattendu,
Que j'en tombe encore des nues !
Puis, l'on t'a vu repartir,
Bien sûr, sans rien dire,
Ne laissant pour tout souvenir,
Que de vague désirs !
J'en ai éprouvé du chagrin,
Mais je sais qu'un matin,
Tu reviendras sans rien dire,
Avec ton charmant sourire !
Puis un jour, ... tu repartiras,
Laisant vide, mes deux bras,
Jusqu'au jour, ou, tu reviendras,
Alors, encore, tu t'y blottiras !

Robert JASMIN, 4 novembre 1993

« Assemblée accueilage de Mazière-en-Gâtine »

Elle avait lieu le jeudi de l'Ascension,
Ce jeudi, comme une tradition, un usage,
Pour les valets, les servantes en louage.
À Mazière-en-Gâtine, en quête de patrons,
On se réunissait au carrefour,
Ensemble pour discuter des cours.
Pour les trois mois d'été près du café,

Formant un groupe très animé,
Prendre la pièce vous engage.
Se dédire serait un vrai outrage,
Bien sûr, ensemble on arrosait,
Pour que le contrat soit sans regret.
L'après midi, place à la fête,
Marchands de bonbons et cacahuètes,
Un manège, un tir, on se divertit,
Avec le grand bal sous tivoli.
Maintenant, c'est un jeudi bien calme,
Comme partout, c'est le même drame,
Les traditions se sont envolées,
Avec les patrons et les employés.

Robert JASMIN, avril 1995

« Chantoiseaux »

Je n'ai pas oublié,
Depuis tant d'années,
Un ancien habitant du pays,
On l'appelait monsieur Pilgris.
Il n'habitait point un château,
Mais simplement Chantoiseaux,
Une bâtisse bien esseulée,
À travers champs et prés.
Face au soleil couchant,
Bien abritée des vents,
Avec juste devant un jardinet,
Qui lui donnait un air de chalet.

Intérieurement, ses poutres noircies,
À la hache dégrossies,
Une grande cheminée enfumée,
Avec crémaillères et grands landiers.
Son échelle simple pour le grenier,
Lui donnaient son air d'antiquité.
Par la Simonière on y accédait,
Là ! dans le calme on vivait.
Pendant la guerre j'y suis venu,
Caché en ce coin perdu,
Comme je devais être oublié,
C'était vraiment le coin rêvé.

Robert JASMIN, mars 1995

« Histoire vécue »

A chaque bal qu'il y avait,
Ensemble, me voir ils venaient,
Et la main dans la main repartaient,
Je croyais bien qu'ils vivaient un amour parfait.
Et de les voir si heureux me plaisait,
Sans penser qu'un jour prochain,
Allait changer leur destin.
Un jour, seule elle est venue,
La mine défaite, le regard perdu,
Entre nous, tout est bien perdu.
Je ne le reverrai jamais plus,
J'ai eu le tort de lui céder,
Et maintenant j'attends un bébé.

Il m'a dit en m'insultant,
Fallait prendre tes précautions,
Moi qui croyais lui faire plaisir,
Ce qu'il a pu me faire souffrir.
Pauvre petite Mimie faut pas t'en faire,
Aujourd'hui fille mère n'est plus une affaire,
Et puis nous t'aiderons,
Avec toi, toujours nous serons !
Et puis, un beau jour tu verras,
Tout cela s'arrangera !
Quelques jours ont passé,
Un joli bambin est né,
Et tous nous nous sommes débrouillés,
Pour que soit heureux la mère et le bébé.
Un beau jour, Jeannot est venu me trouver,
De moi, tu vas peut être te moquer,
Mais Mimi, je vais l'épouser,
A la noce nous sommes tous allez !
C'était une vraie belle journée,
Le ciel aussi était bleu,
Et de joie l'on voyait briller tous les yeux !

Robert JASMIN, avril 1999

Hommage aux petits métiers de la maison de retraite de Château-Bourdin.

La lingerie

Pensons aux lavandières,
Qui sont à la galère,

Pour soigner nos affaires,
Leur donner un coups de fer.
Bien ranger dans les étagères,
Pour qu'on les récupèrent,
Ca sent bon la lavande,
Dans leur petite buande.
Il faut être couturière,
Réviser les boutonnières,
Ou les bringuettes à glissières,
Ce n'est pas une mince affaire.
Il faut avoir du doigté,
La lingerie c'est sacré.

Les cuisinières

Rendons hommages aux cuisinières,
Qui se dévouent la journée entière,
Préparant de bons petits plats,
Pour nos estomacs délicats.
Sans perdre un seul instant,
Toujours bel air, toujours souriant,
Et qui, la débauche arrivée,
Accrochant leur gentil tablier,
S'en vont en faire autant,
Pour leur mari et leurs enfants.

Les infirmières

Vénérons nos gentilles infirmières,
Qui soignent nos petites misères,

Avec des mais si légères et si sûres,
Qu'on irait tous les jours à la piqûre.
Elles nous gavent d'un tas de pilules,
Ou de fortifiants qui nous stimulent,
Mais si nous sommes trop grognant,
Elles nous fichent des calmants.
Toujours présentent et souriant,
Elles ne sont que dévouement.

Les veilleuses

N'oublions pas nos veilleuses,
Qui sont bien courageuses,
Et qui, la nuit, nous veillent,
Pendant notre sommeil.
Elles passent sans bruit,
Voir, si, nous faisons dans nos lits,
De gentilles rêveries,
Pendant qu'aux anges l'on sourit.
Au moindre coup de sonnette,
Elles sont toujours prêtes.

Le service

Pensons à tout le service,
Ce ne sont pas des novices,
Si faute il y a, c'est sans malice,
Car c'est à cheval sur le service.
Il y a tant de dévouement,
Pour que nous soyons contents,

Et si parfois, nous rouspétons,
Y a aussi quelques raisons.
Après mures réflexions,
Tous nous nous trompons.

Robert JASMIN, 1991

« Inauguration »

L'été est enfin arrivé, tout est ensoleillé.
Le parc, hier, tant bouleversé,
Aujourd'hui a retrouvé sa sérénité.
Les grands travaux sont terminés,
On va pouvoir respirer, fini les pétarades.
Les oiseaux donnent leurs sérénades,
Et les arbres, tout en feuillage,
Nous procurent un bel ombrage.

Hier, nous avons inauguré,
Les logements rénovés,
Par un chouette petit goûter,
Très bien organisé.

Bien sûr, il y avait les autorités,
Qui pour l'occasion, s'étaient déplacées,
Toutes celles des alentours,
Qui étaient venues nous dire « bonjour ».
Après le discours du maire Président,
La parole revenait évidemment,

À notre dévouée directrice,
Qui retraça l'histoire de l'édifice,
Non sans avoir bien remercié,
Tout le monde de sa bonne volonté.

Nous sommes vraiment gâtés,
On a même changé le mobilier,
Et nous continuerons à évoluer,
D'autres travaux sont annoncés.

Robert JASMIN, 16 juillet 1992

« Jeannot »

Nous fréquentions, l'école du patelin,
Le bon Jeannot, c'était mon copain !
Pour les devoirs, nous nous donnions la main,
Tous les deux, nous nous aimions bien !
Ainsi, va le destin,
Chacun suivit son chemin !
S'il est parti étudier le latin,
J'allai humblement brasser le crottin.
Bien souvent, nous nous revoyons,
Et amicalement, la main, nous nous serions.
Quand, prêtre, il fut ordonné,
Il partit en pays étranger,
On ne s'est pas oublié, pour autant,
Et l'échange de courrier nous faisons.
Un jour, se sentant fatigué,
Au pays, il est retourné,

Dans une grande cure, on la placé,
Avec trois grosses paroisse à veiller.
La bas, « la pratique », n'est pas tout un monde,
Mais on l'estimait et vénérait à la ronde,
Un jour, cependant, le mal le terrassa,
Et pieusement, ce monde, il quitta.
Adieu : bon Jeannot, repose-toi bien !
Au milieu de tes chers paroissiens,
Sûr, que pour nous, tu pries encore dans ton coin,
Jeannot, le curé, Jeannot le copain !

Robert JASMIN, 27 août 1993

« Le forain »

Les dimanches et jours de fêtes,
Il vendait des cacahuètes,
Et aussi, quelques fadaises,
Que l'on appelle « des anglaises ».
C'était la honte de la famille ;
Soi-disant, coureur de filles !
Mais il est resté célibataire,
N'étant pas né fils de notaire.
A son stand des chansons,
Il y avait aussi des bonbons,
Berlingots, et délicieux nougats,
Avec tirage d'une tombola.
Pour que les enfants soient contents,
Tous les numéros étaient gagnants.
Le gros lot, faisait un heureux,

C'était une belle poupée aux yeux bleus.
En bimbeloterie, on pouvait se servir,
Du nécessaire au truc qui fait rire,
Des gadgets aux bibelots souvenirs,
A l'enveloppe, qui prédit l'avenir.
Le soir, comptant son petit gain,
Celui qu'on nommait « le forain »,
Fier, de son pauvre métier,
N'aurait pas renoncé à sa liberté.
Que de monde côtoyé,
En une seule journée,
Que de yeux émerveillés,
Et que de jolies choses convoitées.

Robert JASMIN, mai 1993

(qui n'a pas vu le film LA VIEILLE FILLE)

On l'appelait « le célibataire »,
Il se disait avoir un cœur de pierre,
Et il s'était bien sûr juré,
De conserver sa chère liberté.
Pourtant, un beau jour, il rencontra,
Une jolie fille sans manière,
Qui de vous le croira ?
Su bien y faire pour lui plaire.
Charmé par ses grands yeux bleus,
Il en devint follement amoureux.
Et que se fendit son dur cœur,
Pour y laisser pousser une fleur !

Comme il languissait chaque jour,
Il lui déclame son amour.
Toute rougissante, elle accepta ;
Il voulu alors, l'avoir toujours dans ses bras !
Un beau jour de printemps se marièrent.
Devenus père et mère,
Une belle famille, il fondèrent.
Partageant leurs joies, leurs misères,
Tendrement, toute la vie, ils s'aimèrent
Et restèrent unis jusqu'à l'heure dernière !

Robert JASMIN, 18 octobre 1993

« Les adresses d'antan ou les « Adrets » »

Autrefois la vie n'était point facile,
Autan en campagne qu'en ville.
Cependant, jamais on ne s'affolait,
Modestement, le temps de vivre on prenait.
Comme on circulait souvent à pieds,
Les routes étaient beaucoup délaissées,
À travers champs, on se déplaçait,
Et chaque recoin on le connaissait.
On tirait le plus possible au « dret »,
Pour gagner du temps , comme les vieux disaient,
Chaque coin avait son propre tracé,
Il n'y avait qu'à suivre les sentiers.
On évitait même les barrières,
Pour tirer à la grande « cornière »,
Ou vous attendaient les « échaliers »,

Partout, judicieusement placées.
Fallait aussi éviter les chemins creux,
Car ils étaient bien souvent trop boueux.
Le long d'une haie, la pose on faisait,
Tranquillement on se soulageait.
Une cigarette entre ses doigts on roulait,
Précautionneusement on l'allumait,
Puis l'on repartait tout en lâchant,
Un nuage de fumée même pas polluant.
Une fois arrivées à destination,
De souffler, on prenait bien le temps,
Et l'on allait pas s'en retourner,
Sans avoir amicalement trinqué.
Puis sur ses pas tranquillement l'on revenait,
Sans bien sur trop musarder,
Car madame, au logis vous attendait,
En préparant un bon déjeuner !

Les adresses d'antan ou les « Adrets » n°2

Autrefois on coupait à travers champs,
Pour se rendre à telle ou telle destination.
Je m'en souviens bien dans ma jeunesse,
On appelait cela « prendre les adresses ».
Chaque coin avait son itinéraire,
Délaissant plutôt les barrières,
Pour tirer à la grande « cornée »,
Afin d'utiliser les précieuses échaliers !
On partait tout droit devant,

Avec ses sabots et son bâton,
On se fichait bien des encombrements,
Et des grandes pollutions.
Les oiseaux gaiement chantaient,
L'air était pur, vif et frais.
De temps à autre on s'arrêtait,
Pour s'oublier au pied d'une haie,
Puis vaillamment l'on repartait,
À travers champs, près et guérets.
Et l'on savait humer au printemps,
La bonne odeur des morilles et des mousserons,
En automne celle des champignons,
Les petits rosés et les grands blancs !
On faisait ainsi des kilomètres,
Bien plus tranquille qu'à bicyclette,
Et l'on arrivait toujours à destination,
Sans le moindre embêtement.
Malgré les histoires de revenants,
De loups garous et de Bataclan !
Peut être un fâcheux incident,
L'Herbe à la Détourne vous égarant,
Mais c'était pas nuit noire souvent,
Qu'on arrivait parfois à perdre l'orient.

Robert JASMIN, 1996

« Les veilleuses »

Que ce soit Martine ou Sophie,
Catherine ou bien Nelly,

Si, demain, on ne sait pas qui ?

Cette nuit, la veilleuse était Sylvie !

Je m'éveillais d'un beau rêve,

Que les heures étaient brèves !

La lune était de la partie,

Elle éclairait la tête de mon lit.

On n'entendait aucun bruit,

Voilà qu'un ange m'a souri,

Et je me suis rendormi.

Voici que la nuit s'achève,

J'entends venir la relève.

Se coucher, la veilleuse s'en va,

Pendant que toi, tu te lèveras.

Le jour est enfin arrivé,

J'entends les oiseaux chanter.

De saint Martin, voilà l'été,

Il va faire une belle journée.

Ma fenêtre j'ai bée,

L'air pur, j'ai respiré.

Quelques feuilles tourbillonnent,

Puis au sol, s'abandonnent.

C'est pas vrai que tu ronchannes,

Là bas, les filles chantonnent.

Ils ne sont pas si monotones,

Les beaux jours d'automne.

Le soleil a disparu à l'horizon,

Déjà s'allument les lampions.

La nuit sera de toute beauté,

Et Josiane va nous veiller.

Robert JASMIN, 6 novembre 1992

« Les vieux chênes creux »

Que sont devenus nos vieux chênes creux,
Il n'en reste encore que très peu,
On les appelait les chênes cracots,
Et chaque vieille haie avait son lot.
Certaines de leur écorce poussent encore des rameaux,
D'autres tombent en lambeaux,
Dans leur ventre creux poussent encore des plantins,
Qui prendront leur place demain.
Certains bien ouverts pour nous accueillir,
Nous offraient une belle cache pour nous tapir.
Il y avait ceux plus ingénieux,
Qui cachaient bien les amoureux.
On était bien heureux de les trouver,
Quand soudain venait une ondée,
Faisant fuir parfois le gibier,
Dans le gîte se trouvait violé.
Les seuls sujets qui sont restés,
Ont leur histoire, leur renommée,
Il y a tant de souvenirs dans leur passé,
Qu'un certain culte on leur a voué.

Robert JASMIN, octobre 1995

« Mardi-gras »

Comme toutes ces années,
Le mardi gras on a fêté,

Et pour nous égayer,
Des volontaires, s'étaient déguisés !
Des leur brillante entrée,
Ils se sont mis à danser, une petite Javotte,
Sur un air de Gavotte.
Si dédédé, y perdait sa calotte,
Josette, ne pouvait tenir sa culotte !
Tandis que notre bonne Giselle,
Semblait avoir des ailes !
Pour danser le « chaloupé »,
Fallait voir se démener notre Aimé.
Tout un chacun, y mettait du sien,
Pour faire le petit train !
Puis monsieur Gustave Allard,
Qui, pour bien faire, n'est jamais en retard,
Nous a débité son long répertoire,
De chansons, gags et histoires.
Et monsieur le directeur,
Est venu leurs faire honneur !
Puis le rythme à repris,
Nelly s'est mise de la partie.
Les cuisinières debout, bien sagement,
À l'entrée, leur bout de nez pointant,
Aux compliments, ont bien failli échapper !
Ne soyez pas vexés, si je ne puis tout citer !
Pour terminer, des beignets furent distribués,
Par un bon petit café arrosé !

Robert JASMIN, Le 17 février

« Noël 1993 »

Il est bien joli, notre village,
Et quel beau paysage.
Il s'offre à nos yeux,
Sous son manteau neigeux.
C'est vraiment un beau site,
Qui vaut la visite qu'il mérite.
Sous son ciel étoilé,
Quand les feux sont allumés,
Le décor est de toute beauté,
Comme dans les contes de fées.
Niché dans son bocage,
Qu'il est joli notre village !
Bien sûr qu'on va en parler,
Le soir, à la veillée !
Bravo à ceux qui l'on crée,
Il fallait vraiment du doigté !

Robert JASMIN

« Café au lit, au lait »

Le meilleur café qui soit servi
C'est bien le café « au lit. »
Sans être mauvais, le café au lait
Ne vient souvent qu'après.
Pour ceux qui l'aime
On sert aussi le café crème.
Mais pour rafraîchir la mémoire

Il n'y a rien de tel, que le café noir.
Il y a aussi le café de « grand-mère »
Que l'on sert dans des « théières ».
Pour les fêtes, café au croissant
Le jour de l'An, on a la « goutte » dedans.
Pour nous conserver la mine
On nous donne de bonnes tartines.
Si parfois, elles sont plus minimales
C'est pour conserver notre ligne.
On sert aussi de la confiture
Quand il n'y a pas « déconfiture ».
Pour les estomacs bien délicats
On prépare du « banania ».
Tout cela est fait bien gentiment
Pour que tout le monde soit content.
Et que bon pied, bon œil, nous ayons
Quand une nouvelle journée, nous commençons.
Taisons-nous ! Et vite dégustons !
Quand c'est chaud, c'est vraiment bon !
Ne faisons pas tant de manières
Allons tous, au café qu'on sert !

Robert JASMIN, sans date.

« Les vendanges 2000 »

Dans notre région les pommiers sont dominants
Il y a partout de grandes plantations
Et l'on se prépare avec soins
À mettre en caisses, les fruits à point

Dans les pays de vignobles
La vendanges est toujours aussi noble
Et si parfois la cueillette s'est mécanisée
La vendange à la main reste préférée
On a nettoyé les futailles, cuves et granges
Et le pressoir attend la vendange
On a sorti hottes et paniers
Les serpettes sont mêmes affûtées
Bientôt vont venir les tacherons
Et chacun de présenter son rang
Et de se dépêcher pour vider
Dans la hotte le plus de panier
Il nous faudra surveiller la fermentation
Si l'on veut que le vin soit bon
Dans les futailles on le mettra
Par le soutirage on l'éclaircira
Plus tard en bouteille en l'emballera
De belles étiquettes on collera
Et sur nos tables il trouvera
D'en boire de trop on évitera
Sinon bonjours les dégâts

Robert JASMIN, sans date, vers 2000.

« Ma leçon de nage »

Une fois, y cheu dans la mare au suin
Sans la chambrière et le grand valet,
Y aurait resté comme un lachet
Y était la tête, la première dans le find.

J'ai toujours eu l'intention, depuis chial journée
Et pis personne, ne m'o orai enlevé de l'idée
De prendre comme un chacun,
D'o lecins de natation.

Dame ! chez nous o l'était poué commode
O en avait ger qui savions nagea
Y connaît juste que le boulingea
Est un truc qui n'est poué à la mode !

Y en ai touché deux mots à ma fumelle
En y demandant son avis
Ah bé, a me trenti de fou, d'abruti !
En me demandant si y velait pas vola
O tout comme les hirondelles.

A m'dit, que son pauvre défunt père
Qu'est pourtant mort à 92 ans
Ne s'était jamais lavé pieds ni les dens
Ni ne s'était jamais trompé dans la rivière.

Enfin, y velu tout de même aisseya
Y m'en allait une belle journäi
Durant la mariennäi
Jusqu'à la mare d'au greneilla !

Y m'est mis forcement tout caläi
En gardant tout de même mes soulas
Y savait qu'o l'était poué bas

Pis qu'o serait pas cho coup qui balleraï.

Y descend tout doucement dedans
Cré fant de putin, qu'o l'était fraï
Et bé, malgré qui dredeillet,
Y allait tout de même jusqu'au mitan !

Arrivé au mitan, pour balla
Y m'attachai o dessous dos bras
Un grous fagots de javelle
Et pis dame ! au gré do ciel !

Ah ! bonheur, me vela parti
Y fait marcher, mes jambes, mes bras
V'la l'ève qui commence à bouillonna !
On aurait jamais cru un apprenti !

Vous singez si y était content de ma
Enfin y savait nagea !
Tant pis y requetait, meuse y ballai
O avait bé, tia l'ève qui puait
Mais y avait pas le temps d'y singea !

Y aurait vélu que tout le monde
À cent lieues à la ronde
S'est juché sur la muraille do « Paca »
Comme o lé aurait fait enragea.

Tout à coup y vu le bregea
Qui s'en allait à l'aubaraille

Y était ben content que le me vaille

Et y met à requeta.

Tial imbecile le se mit à se sauva

En criant comme un pigrola

Que tout était ben fini

Que son maitre allait pouri !

Les vela tretou, la Chambrère, le grand valet

En me regarda comme des niais

Ah ! si vous aviez vu ma fumelle

Comme elle regrettait de m'avoir parlé d'hirondelles.

Tout d'un coup entendit un craquement

La riorte dau fagot, qui venait de copa

En un instant, les javelles foutirent le camp

Avant d'avoir eu le temps de les attrappa.

Metou, ben sur, mais pas do même coté

Elles se mirent a balla

Ma, o me fit piongea

La tête emportant les pieds !

Y ai point été longtemps ben sur

Mais dans cette position

Même si l'on se trouve bien

Faut point trop quand même qu'o dure.

Y velu reprendre haleine,

Y ouvris la goule comme une baleine

O me rentrit cheque chouse comme de la bouillie

Avec un de gout de pourris.

Y machis pour force, y velait point o avalé

Y quand même fini pour o cracha

Qu'eto qu'y ai vu

Y en sé pas revenu.

Sapré tarde à creva

Non vous o crayré pas

Vous direz peut-être qui s'est fou

O l'était un crapaud crevé au moins depis quinze jours.

Il existe deux versions de cette histoire, avec des orthographes différentes.

Robert JASMIN, sans date.

« Notre belle chapelle »

Sise sur le chemin de Compostelle

Venez visiter notre chapelle

Entièrement par des bénévoles rénovée

Les travaux sont maintenant terminés

Bien avant un couple de mariés

À tenu à l'honorer

Aimant les choses bien faites

La musique y joua pour sa fête

Et notre annuelle kermesse

Va lui dédier sa belle messe

Maintenant ouverte aux fidèles

Souhaitons une vie active à notre chapelle

Les personnes handicapées y sont bien gentiment invitées.

Robert JASMIN, sans date.

« Trois brins de muguet »

Trois jolis petits brins de muguet

Qu'en ce soir du moi de mai

Bien gentiment l'on m'offrait

Bien certain que le cœur y était

Je les ai pieusement gardés

Cachés, entre les pages d'un cahier

J'en est fait mon porte bonheur

En souvenir de votre bon cœur

Il est des gestes si simples et touchants

Qui vous marquent pour longtemps

Gestes jolies et si spontanés

Que jamais, l'on ne peut oublier.

Ces gestes méritent mieux qu'un merci

On s'en souvient toute la vie

Ce sont surtout des gestes de tendre amitié

Qui savent bien vous toucher.

Robert JASMIN, sans date, vers 2000.